

L'ÉGALITÉ SOCIALE

ORGANE DE TOUS LES PARTIS SOCIALISTES RÉVOLUTIONNAIRES

COMITÉ DE RÉDACTION :

Parti Ouvrier : BESSY-PLACET, COCHOLAT, G. FARJAT, LETOURNEUR || Anarchistes : J. GRECARD, A. DELON, RAMÉ, A. MONIER || Comité Révolutionnaire Central : A. BONARD, AD. FARJAT, J. MICHEL, CH. PRÉGALDIN || Socialistes indépendants : L. DREVET, M. GLISEL, NORA, CONDOM

ABONNEMENTS :

FRANCE : 1 mois, 0,50 c. — 2 mois, 1 fr. — 3 mois, 1 fr. 50
6 mois, 3 fr. — Un an, 6 fr.

RÉDACTION ET ADMINISTRATION :

45, Rue Thomassin, 45
LYON

ABONNEMENTS :

ÉTRANGER : 1 mois, 0,70 c. — 2 mois, 1 fr. 50. —
3 mois, 2 fr. — 6 mois, 4 fr. — Un an, 8 fr.

A MM. les Marchands de Journaux

Nous avisons nos vendeurs que les meilleures mesures ont été prises pour assurer la distribution régulière et prompte de nos numéros chez tous les marchands. Ils pourront encore trouver nos journaux, toute la semaine, aux adresses suivantes :

I^{er} et IV^e arrondissements, chez le citoyen Farjat, montée St-Sébastien, 21, au 1^{er};

III^e arrondissement, chez le citoyen Bernard, rue Moncey, 96, et chez le citoyen Servelle, rue des Trois-Pierres, 51;

V^e arrondissement, rue du Tunnel, à la librairie;

VI^e arrondissement, Sandreti, rue Duguesclin, 160;

Pour les Charpennes, Villeurbanne, la Cité, chez le citoyen Cocholat, cours Lafayette prolongé, 5.

Tous nos amis de Lyon et des départements savent que les abonnements sont le meilleur moyen d'assurer la vie d'un journal hebdomadaire; nous les invitons donc à souscrire à notre administration, pour s'assurer un service régulier pour eux et avantageux pour nous.

L'Action Révolutionnaire

INDIVIDUELLE

L'indignation produite contre le gouvernement américain par les sauvages exécutions des anarchistes de Chicago, victimes d'un complot savamment ourdi par la bourgeoisie capitaliste américaine, est à peine calmée, que déjà on a la preuve que Schemelker et un autre compagnon, exécutés à Vienne en 1886, ont été, eux aussi, victimes d'un complot organisé par les agents de Bismarck.

Ces mêmes agents, paraît-il, ne seraient pas étrangers aux attentats sans résultat qui se produisent assez souvent contre le potentat de toutes les Russies.

Si nous ajoutons à ces trop tardives révélations : les Garraux de Lyon, les Brenins de Montceau, les Serreaux de Paris, nous aurons des raisons suffisantes pour admettre que, dans certains cas, les policiers nationaux et internationaux ont pour mandat d'organiser quelques petits attentats, qui ne font des victimes que parmi les révolutionnaires les plus sincères et les plus énergiques.

Toujours prêts à payer de leur personne pour le triomphe de la Sociale, ceux-là se trouvent victimes d'infâmes machinations où ils laissent leur existence, sans profit pour la cause, au grand plaisir de tous les satisfaits.

Faut-il conclure de ces interventions et provocations policières dans quelques révoltes industrielles que celles-ci sont condamnables et doivent être abandonnées ?

Faut-il, dans l'avenir, conseiller la résignation, l'agenouillement devant la soutane noire ou la toque rouge? devant le ventre du capitaliste ou la face jésuitique de leurs valets ?

Faut-il blâmer les exécuteurs de Watrin, les meurt-de-faim de Londres et ceux de Belgique, et con-

damner ainsi toutes les révoltes passées et futures, et prêcher comme règle de conduite du prolétariat la présentation de la joue gauche quand le droit aura reçu ?

L'affirmative à ces questions n'entraînerait-elle pas l'abandon de toute dignité? Ne serait-elle pas la consécration pour l'homme d'un servilisme plus abject que celui des animaux : mulets, chiens, chats ruent, mordent, griffent quand ils sont brutalisés ?

Encouragés par notre résignation, l'arrogance, le mépris de nos dirigeants ne s'augmenteraient-ils pas chaque jour? L'esclavage ne renaîtrait-il pas, d'autant plus monstrueux que ce serait de notre lâcheté que découlerait sa résurrection ?

Certes, si nous espérions un seul instant que la bourgeoisie soit sujette à concevoir ou percevoir quelques notions d'égalité entre les hommes, nous condamnerions, sans hésitation, tous les actes qui sont de nature à faire éprouver une souffrance, une douleur à tout être animé.

Malheureusement, après les siècles d'oppressions et de répressions sanglantes, cet espoir serait ridicule; nous ne pouvons envisager les bourgeois que comme des ennemis et les traiter comme tel.

Qui oserait d'ailleurs blâmer les socialistes allemands d'exécuter l'ignoble Haupt? et les socialistes français les Garraux, Brenin et autres adeptes à la tourbe cosmopolite à la solde de tous les gouvernements ?

Non, personne dans le monde ouvrier ne blâmerait ces mesures d'hygiène et de sécurité publique; pas plus d'ailleurs que n'a été blâmée l'exécution de Watrin.

L'approbation que nous venons de donner à tous les actes de rébellion contre l'injustice patronale ou gouvernementale n'entraîne pas pour nous l'approbation de la provocation à ces actes.

Nous désapprouvons absolument la provocation à un acte qui entraîne une peine quelconque pour son auteur, car un révolutionnaire, à notre avis, ne doit préconiser le danger qu'à la condition qu'il s'y trouve; dans le cas contraire, consciemment ou inconsciemment, il joue le rôle d'agent provocateur et donne matière à la défiance légitime de tout le monde G.

Les Élections sénatoriales

Trois sièges de perdus : voilà le résultat de la concentration républicaine pour ces élections. — Qui défendra le Capitole, maintenant, que les oies... pardon, les sénateurs républicains s'en vont du Sénat? — La redoutable forteresse édiflée pour la défense de la République contre un affolement inexplicable du suffrage universel s'émiette...

Ce Sénat qui, comme un défi jeté à l'opinion publique, ramassait les black-boules du suffrage universel pour en faire des sénateurs; ce Sénat refuge de

toutes les réactions avec les Buffet et les Jules Simon pour ornement; obstacle insurmontable créé par notre constitution bâtarde, pour étrangler toute idée de justice, pour étouffer tout projet de réforme dans le cas où la Chambre, cédant à la pression populaire, essaierait d'en élaborer; ce Sénat perdant sa majorité républicaine, ne sera changé en aucune façon.

Pour nous, les réactionnaires à étiquette républicaine sont pires que les autres; ils ont la fausseté en plus.

Mais si nous rapprochons ces élections de celles de 1884, nous voyons que l'idée républicaine baisse dans les campagnes tandis qu'au contraire elle s'accroît dans les villes. Pourquoi? Parce que les députés bourgeois mentant à toutes leurs promesses ruinent la France pour remplir leurs poches; parce que, incapable de faire le bien ils continuent le système de dépravation et de tripotages inauguré sous les monarchies; parce que les charges augmentent sans cesse pendant que les recettes du peuple diminuent. L'ouvrier des villes voit le mal et comprend que le socialisme seul endiguera ce flot de turpitudes et de basses coquinerics; et il vient à ce socialisme. Le paysan au contraire, sollicité par les réactions coalisées, qui lui montrent le mal que fait le gouvernement actuel, se laisse entraîner dans un mouvement de recul; et le malheureux ne voit pas qu'il tombe de mal en pis, qu'il n'en sera pas moins volé sous une monarchie que sous notre belle République.

Les élections de 1889 seront encore plus mauvaises, car les abus que lancent ces Krupps qu'on appelle égoïsme et mensonge, font de redoutables brèches.

Voilà le danger signalé; l'étiquette républicaine sombrant dans un immense flot de dégoût et de honte pour être remplacée par le prétendant qui va de cour en cour amener l'Europe contre la France, pour pouvoir comme ses aînés, rentrer dans les fourgons des alliés et ramasser la couronne sur les cadavres de ses sujets.

Arriverons-nous à temps pour arracher les masques de tous ces Tartufes? Il le faut à tout prix, car la débâcle se précipitera comme un égoût qui déborde. Garde à vous paysans! N'évitez pas un danger pour tomber dans un autre. Monarchie ou République bourgeoise, c'est l'arbitraire qui gouverne. Les régimes basés sur la fausseté produisent fatalement le mal. Un seul vous rendra ce qu'on vous vole tous les jours: c'est le socialisme. Hâtez-vous de grossir nos phalanges: là seulement vous trouverez la justice et l'égalité sociale.

NORA.

PETITS CRAYONS

C'est parce que le régime capitaliste bourgeois ne permettra bientôt plus à la majeure partie du peuple de vivre, même misérable et esclave, que le peuple se décidera enfin à vouloir vivre libre et heureux.

Il est dans les habitudes des gens de partis — de tous les partis bourgeois, depuis le plus ultramontain jusqu'au plus radical — de maudire les tendances matérielles du peuple et de faire appel à ses aspirations morales. Les uns, au nom de Dieu, lui proposent le despotisme le plus absolu pour satisfaire paternellement à tous ses besoins; les autres, en son propre nom, proclament pour lui l'excellence de la République libérale, progressive, lui promettant par elle — dans un lointain avenir — l'émancipation possible; le bien-être par le travail et l'épargne; le bonheur, enfin, acquis graduellement,

par petites doses, selon le développement de ses capacités.

Et pendant qu'il se laisse bernier par ces fallacieuses promesses, les uns et les autres s'appropriant tous les bénéfices de ses produits, décuplent, centuplent leurs moyens de jouissances et le relèguent, lui, dans une misère de plus en plus sombre et sans horizon, en lui arrachant progressivement, par la détention, la monopolisation des forces de production, ses seuls moyens d'existence.

Ah! bourgeois, darwiniens fantaisistes en socialisme, vous voulez éliminer le peuple de la vie?... Eh bien! le peuple ne tardera guère, je crois, à vous prouver que c'est lui qui représente l'humanité virtuellement éternelle, et que c'est vous, minorité, non seulement d'inutiles, mais de parasites, qui devez disparaître... Car, entre nous, vous n'êtes plus guère propres « qu'à faire du guano » d'une utilité contestable, lequel, convendez-en, coûte à la classe travailleuse un prix par trop exorbitant par vos immenses capacités d'absorption.

Mais, sages dirigeants, malgré tous vos soins à leurrer, à tromper le peuple sur le but et les moyens de la vie, le peuple est devenu — de tendance au moins — terriblement jouisseur au spectacle des célestes joies, des félicités, du bonheur qu'à toute peine soustraits, il vous voit savourer à profusion en ce bas monde. Et vous tenez et leurs congénères ne sauraient plus, aujourd'hui, pouvoir lui donner le change par l'espoir en compensation des « délices de la vie future. »

Croyez, privilégiés, que vos beaux jours sont comptés et que votre règne touche à sa fin.

Le peuple a les reins forts, et les vifs désirs brillent dans ses yeux avides. « Le peuple se sent assez de force, d'intelligence, d'art et d'aspirations sublimes pour absorber tout ce qu'il y a d'existence et de bonheur dans ce monde étroit. » Il veut rompre sa longue abstinence; il veut jouir des richesses et des sciences par lui accumulées; il veut jouir de lui-même, de sa vie! Et, en vérité, le peuple jouira! car le bonheur c'est la loi! et l'amour c'est la vie!

Pour que le peuple, autrement dit la classe travailleuse, la masse des déshérités conquière sa place au soleil de justice et d'égalité, sa place au joyeux « banquet de la vie », il faut qu'il comprenne — au moins sa partie socialiste militante — l'impérieuse nécessité qu'il y a pour elle à s'emparer de l'état politique. Car c'est là, et là seulement, que git la toute-puissance, la baguette magique qui transformera en un « Eden » le séjour de ses souffrances et de sa misère. Mais cette conquête ne se fera, on ne doit pas l'ignorer, que révolutionnairement, « de haute lutte », et non point pacifiquement, par voie de suffrage universel — car là, la masse ouvrière n'est pas libre, les moyens lui manquent, autant matériellement que moralement, pour en faire une arme efficace.

Cependant, elle ne peut pas, elle ne doit pas, en attendant le grand jour de la bataille, que les événements préparent et que les exactions de la bourgeoisie accélèrent, se désintéresser complètement de la lutte politique actuelle.

Elle doit, au contraire, employer tous les moyens de propagande des phénomènes de transformation économique de la production moderne et analyser, par ce fait, les motifs qui nécessitent à sa suite la transformation sociale.

Et l'un des moyens les plus efficaces est assurément, selon nous, la pénétration dans les corps élus, par quelques-uns de ses membres les plus convaincus et

les plus énergiques, spécialement chargés de la mise en demeure des différentes fractions républicaines bourgeoises d'accomplir les réformes contenues dans leurs programmes et leurs mandats, pour en démontrer, aux yeux des plus myopes, l'insuffisance et même l'inanité. Et de provoquer, en outre, de saluaires scandales en soulevant quelque coin du voile qui cache le corps couvert de plaies saignantes et purulentes de la bourgeoisie en décomposition.

Ce sera le profit le plus sûr que l'on puisse tirer du parlementarisme; ce sera enfin un moyen d'empêcher ces politiciens bourgeois multicolores de continuer à « danser en rond » la sarabande de la duperie qu'ils exécutent depuis plus de dix-sept ans, sur des airs variés, sur le dos et aux frais de la classe travailleuse.

BESSY-PLACET.

Debout! C'est l'heure!...

Debout! cinq heures. Depuis une heure et plus l'homme de la fournaise est à son poste, prenant toutes les postures d'un luteur : debout, accroupi, renversé en arrière, les mains dans le feu, se brûlant le visage. Avec acharnement, avec rage il précipite, armé de sa longue pique, la digestion de la houille qu'il jette, comme aliment, dans la gueule de ce monstre. Combien de fois déjà il a, devant ce brasier ardent, repris haleine, essuyé du revers de sa manche son front ruisselant de sa vapeur. C'est avec anxiété qu'il suit du regard le mouvement lent de la petite aiguille du cadran indicateur.

Il respire alors; les soupapes semblent tressaillir : la lutte tire à sa fin. Dans une heure, il distribuera la force accumulée à tous ces bras d'acier, de fer et de fonte, qui s'agiteront comme par enchantement au moment où la vapeur mettra en marche la machine.

Cinq heures; debout! Il rejette d'un mouvement les haillons, qui lui tiennent place de chaudes couvertures. D'un bond, il est à terre; il faut se hâter, le froid humide qui encombre la chambre et la distance qu'il faudra parcourir pour se rendre au travail ne lui laissent pas le temps des réflexions si douces du lever.

A leur place habituelle, il retrouve ses vêtements; l'on sent les tressaillements qui parcourent son corps; ses dents sont prises d'envie de mordre pendant qu'il s'habille.

La lumière et la chaleur sont bannies de cet antre; son réveil, c'est la privation de tout ce qui, dans la vie, doit et peut stimuler l'action. Rien de ce que l'on accorde aux animaux domestiques ne lui est assuré.

Pas de réflexions dans un pareil état de compression intellectuelle.

La vapeur a parlé; elle fait entendre ses hurlements lugubres et ses sifflements stridents... Des glas funèbres annoncent les premiers appels à la meute des producteurs. De toute part s'échappent par les allées sombres, dans la rue pleine de brouillards épais et puants, sillonnée de leurs blafards, des ombres qui s'entrecroisent, s'enchevêtrent et se groupent. Dans ce mouvement, tout à des formes sépulcrales. Où est donc la vie à ce réveil?... Quelques cris, quelques appels çà et là... La parole, la joie, les rires, aux manifestations bruyantes, semblent avoir disparus.

L'allure, tout d'abord vieillotte, chao-

tante, boîteuse, se dégoûte, s'accélère, se précipite à l'approche de l'heure où la foule grossissante des condamnés libres — de mourir de faim — s'engouffrera dans l'usine par les grandes portes, que le cerbère brutal de la chiourme refermera, l'heure à peine sonnée, sur le nez des retardataires essouffés.

L'air, ébranlé par les derniers mugissants appels, s'emplît de la respiration bruyante de la vapeur qui jaillit de cent bouches à la fois.

Des hommes ont repris leur cote de peine, leur collier de servage : là comme dans la rue, le même marasme ; ici comme dehors, la vie est absente.

Seul, le bruit effroyable des machines continue son œuvre, comprimant de plus en plus le cerveau de ces êtres réduits au rôle d'accessoires.....

— Eh quoi ! ces humains, ces hommes devraient être des égaux?... Jamais ! s'écrie le maître, jamais la race à laquelle j'appartiens ne peut avoir engendré des rejets aussi serviles, aussi avilis ; l'harmonie qui m'entourne ne peut être rompue par ces considérations d'ordre humanitaire. A moi cet essaim de laborieux, qui depuis si longtemps vient dans mon immense usine, leur servant de ruhe, y déposer leur fruit — ce travail — que mon appétit insatiable engloutira demain. Assez de philosophie, trêve à ces plaisanteries. Je me nomme capital. Je règne. J'opprime.....

Buveurs de sang, énergumènes, incendiaires, sont les révolutionnaires qui en appellent à leurs frères pour changer cet ordre d'anéantissement complet. Criminels, nous, qui voulons la grande justice sociale. Bientôt, dominant le bruit infernal des engins de tortures, les muets servants courbés sur les machines, se dresseront à sa voix libératrice.

A. BONARD.

Il y a huit siècles, et à présent

Il existe entre l'époque de l'établissement des Communes et notre temps une singulière analogie.

La bourgeoisie, pour se débarrasser des entraves qui la gênaient, pour conquérir les libertés communales, engagea au XI^e siècle une lutte qui se prolongea jusqu'à la Révolution de 1789.

La royauté, pour atteindre la puissance seigneuriale, accorda quelques chartes communales dans les provinces de ses grands vassaux ; mais sur le territoire qu'elle administrait, elle ne voulait rien entendre.

Les XII^e, XIII^e, XIV^e, XV^e, XVI^e et XVII^e siècles virent, dans des péripéties plus ou moins sanglantes, l'accroissement du pouvoir royal et, en même temps, la disparition graduelle du peu d'indépendance qui avait semblé être accordée aux communes.

Si le pouvoir eût été moins arbitraire et plus clairvoyant, il n'eût pas contrarié le besoin qu'avait alors la partie éclairée du peuple d'être reconnue quelque chose dans l'Etat. Il eût même encouragé chez elle l'esprit d'initiative, et le bouleversement de 1789 et les rudes représailles de 1793 eussent été évités.

Aujourd'hui, le pouvoir central, pour avoir raison de la masse ouvrière, lui octroie un semblant de satisfaction par la loi syndicale, mais il se garde bien de faire bénéficier de ce semblant de satisfaction les citoyens qui sont sous ses ordres directs, je veux parler des employés de l'Etat. Il leur dit : Halte-là, ne vous faites pas illusion, les corporations ouvrières sont libres, et vous, vous êtes esclaves.

L'aveuglement, on le voit, est toujours le même.

Toujours le même aussi le fol entêtement du pouvoir gouvernemental, qui ne veut pas voir que le seul moyen d'éviter un nouveau bouleversement social serait de ne pas enlever à la masse la triple souveraineté effective à laquelle elle a droit : la possession du sol, l'application du suffrage universel dans tous les services publics, et l'armement de tous les citoyens.

PARIS.

Une Fête dans une Démocratie

Nous ne vivons jamais, nous attendons la vie.
(VOLTAIRE).

La coutume veut que chaque année notre intendance départementale célèbre par une réjouissance quelconque son entrée en fonction. C'est aussi l'occasion de constater dans un langage le plus vulgaire et le plus banal les bons rapports qui existent entre l'administration centrale, la municipalité, les corps constitués, les chefs de l'armée, la prospérité relative du commerce, de l'industrie et de tout ce qui s'en suit, sans toutefois songer à la classe ouvrière, qu'on a bien vite

oubliée pour s'adonner les uns aux plaisirs, les autres aux intrigues de toutes sortes. Et tout cela, oui tout cela sous les accents vibrants de la *Marseillaise* ! Quelle supercherie !

D'ailleurs, le public invité à ces fêtes étant de la famille des budgétivores, a tout intérêt à manifester son contentement par son optimisme habituel, en criant, comme dans le *Maître de Forges*, vive le patron !

Être Spartiate, aujourd'hui, est une honte. Athénien vaut mieux. Ce nom contient plus de gloire et par conséquent plus de suffrages. Soyons athéniens, je le veux bien, quoique Athènes ait été vaincue comme, du reste, tout ce qui dans l'antiquité portait le nom avilissant de démocrate et de plébien. Oui, allons à l'aristocratie. Cela suppose plus de pouvoir, plus de tyrannie, et le despotisme vécut toujours tranquille quand il sut mêler la politique à son jeu obcur et tromper les peuples pour les mieux asservir, avec les titres pompeux de république et de liberté. Mais notre aristocratie est dégénérée ; elle a fini par tomber dans le rastaquouerie. Les révolutions ont remplacé celle du siècle de Capet XVI par une bourgeoisie ambitieuse, faite de parvenus fanfarons et grotesques, qui peuvent se vanter avec raison d'être la noblesse républicaine, héréditaire également, par l'effet de la loi sur l'héritage. Enfin bref, nous avons une petite démocratie qui veut jouer les grands rôles ; je crains bien qu'elle n'en ait pas toujours la taille.

C'est une de ces fêtes — fêtes de gouvernement, cependant — qui n'a pas le prestige de tirer de l'indifférence le reste de la population, ce qui justifie surabondamment la thèse que je veux ici soutenir. Elle consiste à démontrer que cette comédie finira par révolter le peuple, car cette catégorie d'individus, payée par le peuple lui-même pour soutenir ses droits, se soucie fort peu de ménager les deniers publics et se désintéresse avec une telle désinvolture du qu'en dira-t-on, que cela ne peut qu'échauffer davantage les esprits, déjà si bouillants. Alors il ne sera plus temps de demander grâce et de se résoudre à une autre conduite, à un régime moins frugal. Le jugement sera impitoyable et la sentence irrévocable.

Je voudrais qu'il y eût chaque fois qu'il se fait de ces agapes démocratiques de bruyantes manifestations, c'est-à-dire que le peuple, ou une fraction du peuple, vint protester contre ces scandaleuses débauches et par l'organe d'un orateur rappeler à ses élus et à ses administrateurs qu'au lieu de dissiper la fortune publique, qui ne leur appartient pas, et dont ils doivent rendre compte, ils agiraient beaucoup mieux et selon leur devoir en s'appliquant à soulager les misères si nombreuses de notre pays, s'ils ne veulent voir encore la révolution s'organiser. Mais, je le reconnais, cela n'aurait, certes, pas le pouvoir de les troubler un seul instant, sachant d'avance qu'ils sont invincibles (!) dans leur position, ayant tout pour eux, tandis que le peuple n'a rien. Cependant la démonstration serait faite et les paroles seraient dites. On verrait après. L'opinion publique se prononcerait certainement et suivant le cas, le peuple n'aurait qu'à persévérer dans son attitude vigilante et ferme en prêtant l'oreille et le regard à tout ce qui se dit et se fait sur le théâtre du gouvernement. Je suis certain que si cela se renouvelait souvent et en plusieurs endroits à la fois, les politiciens y prêteraient une certaine attention et pourraient y voir un indice qu'il faut en finir avec l'apparat théâtral des anciens régimes.

Pour opérer ainsi que je viens de le dire, il faudrait que le peuple fut groupé, uni, discipliné. Malheureusement, il ne l'est pas. C'est une faute grave, car c'est pour lui-même qu'il travaillerait s'il était constitué en un Comité, obéissant à un ordre de ses dévoués serviteurs, de ses élus même, qui l'appelleraient là où ils sentiraient que sa présence est nécessaire. En place de cela, rien ; c'est très regrettable. Pourtant il faut bien tenir compte que ne jouissant d'aucune espèce d'indépendance, d'aucune ressource, et n'espérant que médiocrement sur la solidarité des bourses vides, par suite de l'absence de toute Internationale, même en France, il est tenu d'observer une conduite circonspecte et ne pas trop s'aventurer sur ce terrain qui peut lui coûter beaucoup. Ces scrupules sont admissibles. Et de là cette grande indifférence à prendre part activement, résolument, aux revendications de ses droits très légitimes ; mais le fantôme noir l'épouvante, et le pauvre animal reste englouti dans sa misère, ce qui le rend incapable de songer à lui-même et aux siens.

Il est impossible à un cœur vraiment républicain, de rester froid devant tout ce qui se passe et d'approuver un pareil spectacle sans songer aux conséquences terribles qui peuvent en résulter et qui en résulteront tôt ou tard. Le peuple ne sommeille jamais, et la fatalité marche avec lui. Les générations présentes, pauvres, ignorantes, ne peuvent produire que des générations de même nature, et l'éternelle image de la misère, de la vie, dis-je, est là qui se révolte d'elle-même contre ce maître qui commande et force à obéir.

Si je porte des jugements sévères contre mes ennemis, contre ces vils oppresseurs du peuple, on devra voir pourtant que le mal mérite un remède et que la grande science de nos guérisseurs restera toujours impuissante, car elle est vaine comme le néant

devant ce fléau universel. Tout reste à perfectionner, disent les gouvernants ; et ils ne perfectionnent rien ; la société est pleine de défauts, et ils ne les remplacent pas par des qualités ; il y a encore trop d'intérêts cupides, et la cupidité prospère toujours ; l'ignorance est partout, paralysant l'accomplissement des réformes, et l'on ne tente rien d'efficace pour la faire disparaître ; en un mot, tout en mal, et l'on vit quand même avec le mal.

C'est aux citoyens de la race de Spartacus qu'il appartient de travailler sans relâche à substituer à cet état de choses une organisation plus humainement équitable et républicaine, sans quoi le peuple de France est condamné à vivre dans une servitude commune.
J.-M. JULIEN.

LE BON SENS

PREMIÈRE CAUSERIE
ENTRE UN PAYSAN ET UN HOMME
RELIGIEUX

Le paysan. — Enfin monsieur, je ne comprends pas pourquoi Dieu a fait que les hommes ne peuvent pas être tous heureux ?

Le docteur. — C'est parce qu'il ne l'a pas voulu.

Le paysan. — Mais pourquoi ne l'a-t-il pas voulu ?

Le docteur. — Mon ami, ceci est un mystère et comme tel nous ne devons pas chercher à le pénétrer.

Le paysan. — Mais, monsieur le docteur, vous dites que l'homme a été créé par Dieu et que tous les dons que l'homme possède lui ont été donnés par lui, alors pourquoi lui a-t-il donné le gros bon sens ?

Le docteur. — Mon ami, c'est afin que l'homme puisse l'aimer, le servir et lui obéir surtout.

Le paysan. — Mais pour faire ce que vous dites il faudrait au moins que je puisse savoir le pourquoi de chaque chose, et ce que vous répondez ne m'apprend rien de ce que je désire savoir.

Le docteur. — Vous n'avez pas besoin de savoir pour l'aimer, le servir et lui obéir.

Le paysan. — Pardon, monsieur le docteur, mais mon gros bon sens me dit le contraire : pour aimer un maître, il faut qu'il soit aimable, qu'il soit bon, ou bien que je le sache juste ; pour le servir, il faut au moins que je sache ce qu'il veut de moi, et pourquoi il le veut ; pour lui obéir, il faut au moins qu'il m'ait donné des instructions assez détaillées, pour que je puisse espérer ne pas lui obéir à contre sens ; et pour ces trois choses il est loin d'en être ainsi.

Le docteur. — Ce guide que vous réclamez, vous le trouverez toujours auprès des représentants de Dieu sur terre, et pour remplir nos devoirs et plaire à Dieu, vous n'avez qu'à suivre leur enseignement.

Le paysan. — Alors, monsieur le docteur, les représentants de Dieu savent ce que je vous demandais ? Et pourquoi ne nous le disent-ils pas ? Est-ce par crainte de dévoiler trop d'injustices ? Dans ce cas Dieu ne vaudrait pas les hommes et mon gros bon sens me dit que la cause de toute chose doit valoir mieux que les parties et les effets. Donc, pour moi, ils ne sont pas des représentants et ils ne peuvent qu'être des usurpateurs, pour ne pas dire des imposteurs.

Le docteur. — On voit bien, mon ami, que vous êtes déjà imbu des enseignements des nouvelles doctrines, doctrines inspirées par l'esprit de perdition et de révolte ; et il ne me reste qu'à prier pour vous, pour que la grâce puisse vous ramener dans le droit chemin.

Le paysan. — Je vous remercie, monsieur le docteur, de vos bons sentiments s'ils sont sincères ; mais en attendant, je veux chercher à éclaircir mes doutes et voir pour satisfaire mon gros bon sens, si je ne trouverai pas des réponses plus claires que les vôtres. Adieu, monsieur le docteur.

F. PICORNOT.

(A suivre).

MOTS DE COMBAT

La vue des distinctions, du faste et des voluptés dont on ne jouit pas sera toujours pour les déshérités une source inépuisable de tourments et d'inquiétudes.

Plus on obtient de distinctions et de privilèges, plus on en désire, plus on excite la jalousie et la convoitise ; de là cette soif si extravagante, si insatiable et si criminelle, de l'or et du pouvoir ; de là les haines, les violences et les meurtres, etc.

C'est à l'amour de la gloire que furent dus dans tous les temps, les efforts du génie. Des millions de soldats pauvres se vouent tous les jours à la mort pour l'honneur de servir les caprices d'un maître cruel, et l'on douterait des prodiges que peuvent opérer sur le cœur humain le sentiment du bonheur, l'amour de l'égalité et de la patrie et les ressorts du sage politique ?
P. BONARROT.

Le luxe, dépense du riche, crée une industrie et un commerce aléatoires qui flottent constamment entre l'exagération des profits et la faillite.
BLANQUI.

L'esclavage ancien, modifié seulement dans ses formes, et modifié au détriment de l'esclave, subsiste encore de fait au sein des sociétés modernes, mêmes les plus avancées ; mais il y est en contradiction avec l'idée et le sentiment inébranlablement établis désormais dans la raison publique et la conscience universelle.
(De l'esclavage moderne). LAMENNAIS

La Guerre

Travailleur, entends-tu ce bruit épouvantable qui traverse l'espace ? As-tu reconnu, à ce fracas indescriptible, la préparation de l'assassinat, que les exploités de tout acabit méditent contre toi ?

As-tu compris que pour faire taire ces plaintes, que tu ne cesses de faire entendre, depuis des siècles, aux tyrans, aux despotes, aux exploités et aux monarches de l'univers, il leur faut la guerre.

Et toi, mère aux mamelles tarées par le manque de pain, toi qui ne peux plus allaiter ton petit, toi qui ne peux plus cacher ta nudité, toi à qui on veut prendre ton mari et ton fils afin pour défendre le château qui ne peut t'abriter, le sol qui ne peut te nourrir, l'usine qui ne veut plus même de toi pour le travail, car tu y as usé tes forces pour engraisser ces Vautours buveurs de sang qu'on nomme exploités.

Aussi leur faut-il la guerre afin de détruire tes fils auxquels ils ont reconnu trop d'intelligence ; intelligence qui s'est développée au milieu des souffrances et des privations de toutes sortes. Ils ont vu, ces exploités, la révolte s'accroître dans le cerveau des tiens ; ils ont peur car ils sentent leurs trônes vermou-lus trembler sur leur base. Aussi orientent-ils sur tous les tons : il faut la guerre ; car la guerre seule peut leur redonner la force qui est sur le point de leur échapper ; ils pensent, que lorsqu'ils auront fait massacrer ces générations d'hommes de vingt à quarante ans, ils auront pour longtemps le repos et pourront encore pendant de longs jours tendre ce mouton qu'on appelle le travailleur.

Eh bien ! travailleurs, nous aussi acceptons cette guerre, sans trembler, mais au lieu de la faire contre nos frères de tous les pays, armons-nous, unissons-nous pour combattre, aiguillons nos dents et nos griffes : et, pareils aux carnassiers du désert, le moment venu, sus à la bande des brigands qu'on nomme bourgeois, tyrans et monarches, reconquérons hardiment nos droits à l'existence.

Mère, ton devoir est de dire à ton fils, ne l'arme jamais pour combattre ton frère ; à ton mari : défends nos petits.

Et nous, tous socialistes révolutionnaires, Français, jeunes et vieux, faisons tous nos efforts pour secouer le joug de nos égoïstes, que notre haine soit à la hauteur de nos souffrances ; mettons-nous vivement en rapport avec nos frères d'Amérique, de Russie, d'Italie, d'Allemagne, de tous les pays en un mot, afin qu'au jour de la bataille, réunis tous en une masse compacte, nous ayons nous aussi notre armée invincible, composée toute de travailleurs aguerris et indomptables.

Jeunes citoyens, ne vous laissez surtout pas endormir par ces cris de patriotisme, avec lesquels on veut vous faire égarer les uns les autres, au profit de la classe bourgeoise ! Rappelez-vous qu'au-delà des frontières ce sont des frères, des travailleurs comme vous.

Vos ennemis sont au-dedans, chez vous ; ils vous coudoient tous les jours, car ils vivent et jouissent de vos sueurs, prennent vos mères, séduisent vos sœurs et voudraient encore que vous défendiez leurs privilèges.

Pour nous, il n'y a pas de Maîtres. Disons leur : oui, la guerre nous l'acceptons, nous aussi, mais contre vous tous tyrans, vampires, assassins et voleurs. N'en doutez pas, nous saurons faire notre devoir ; car réunis à l'ombre du drapeau écarlate, nous saurons combattre, vaincre et mourir, en criant :

Vive l'Égalité Sociale !

CONDOM.

LE RÉVOLTÉ

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE
Paraissant tous les samedis
ADMINISTRATION : rue Mouffetard, 140, Paris.

LES SYMPATHIES DE M. CARNOT

Pour les mineurs

Au sujet des condamnés de Montceau-les-Mines, M. Ch. Boisset a reçu la lettre suivante :

Monsieur le député,

De concert avec vos collègues de la députation de Saône-et-Loire vous avez bien voulu appeler l'attention de M. le président de la République sur les mineurs de Montceau-les-Mines, qui ont été condamnés, le 31 mai 1885, par la cour d'assises de Saône-et-Loire, pour tentative de meurtre et complicité dudit crime.

J'ai l'honneur de vous informer que, par décret en date du 1^{er} janvier courant, M. le président de la République a bien voulu accorder les réductions de peines suivantes :

Hériot (Emile), condamné à dix ans de travaux forcés remise de quatre ans.

Gueslaff (Jean), condamné à dix ans de travaux forcés, peine déjà commuée en emprisonnement, remise de deux ans.

Jean Jacob, dit Gradjean, condamné à douze ans de travaux forcés, réduction de quatre ans.

Philibert Serprix, condamné à huit ans de travaux forcés, réduction de deux ans.

Recevez, monsieur le député, l'assurance de ma considération la plus distinguée.

Le garde des sceaux, ministre de la justice,
Par autorisation :

Le conseiller d'Etat, directeur des affaires criminelles et des grâces,
JACQUIN.

Petit Journal du 9 janvier.

Pour les violeurs d'enfants

Saint-Omer. — Par décret du 2 janvier, le nommé Guilbaut, qui avait été condamné par la cour d'assises de Saint-Omer aux travaux forcés à perpétuité pour outrage aux bonnes mœurs, vient d'être gracié et mis en liberté.

ÉVOLUTION DE LA PATRIE

L'histoire nous montre que dans les sociétés antiques, la patrie n'existait que pour ceux dont les intérêts étaient attachés à sa conservation. La patrie était la chose des propriétaires. Esclaves et artisans n'avaient pas de patrie, ne possédant rien. Le devoir de défendre la patrie n'était imposé qu'aux propriétaires, c'est-à-dire à ceux qui avaient intérêt à conserver leur intégrité.

On armait les esclaves et les artisans pour la défense de la patrie ou cité que lorsque le péril était extrême, et alors on affranchissait ces esclaves et artisans, en les faisant propriétaires ; car l'idée de patrie était intimement liée à l'idée de possession du sol. On ne pouvait être patriote que si on était propriétaire. Alors le mot patrie avait un sens réel : celui qui se battait pour sa patrie qui défendait ses biens (champs, récolte, troupeaux, etc.) menacés par l'ennemi.

Tant que l'agriculture fut la principale industrie de l'homme, c'était l'idée de propriété du sol que représentait l'idée de patrie, parce que c'était de la propriété foncière, cultivée par les siens et ses esclaves que l'homme libre tirait ses moyens d'existence ; il avait donc intérêt à protéger ses biens, par conséquent de défendre sa patrie.

Aussi, avant l'ère de la propriété bourgeoise, le droit de posséder le sol était un privilège qu'on n'accordait pas aux étrangers.

Mais quand l'industrie se fut développée, la nation se divisa en deux groupes : la classe agricole et la classe industrielle ; et l'idée de patrie subit une évolution. L'antagonisme commença entre les villes, où s'aggloméra la classe industrielle, et les campagnes.

Il y eut alors deux patries : l'une, la patrie des industriels, représentée par la bourgeoisie commerçante et manufacturière, et l'autre, la patrie des propriétaires fonciers, représentée par l'aristocratie.

Dans certains pays, entr'autres la Hollande, des bourgeois, les plus patriotes, employaient des mercenaires étrangers, (comme en France actuellement) et même demandaient le secours de puissances étrangères pour écarter les ennemis nationaux.

En France, nous voyons Louis XVI implorer le secours de l'aristocratie européenne contre la Révolution bourgeoise ; les prêtres et les nobles sollicitant la Vendée, la Bretagne, le Midi ; Louis XVIII placé sur le trône de France. En 1871, le gouvernement de la république bourgeoise livra à l'Allemagne le commerce de la France par le traité de Francfort, en échange du rapatriement des prisonniers de l'armée française, pour écraser la Révolution ouvrière. Tous étaient des patriotes luttant pour le maintien des privilèges de leur classe.

Puis, avec le développement du mécanisme et du commerce capitaliste, l'idée de patrie subit encore une évolution : les étrangers de tous pays, de n'importe quelle nation sont appelés à se partager le sol et la richesse de la patrie ; une quantité de nosterrains vignobles (et non les moins bons), et autres, appartiennent à des étrangers. De même pour les usines, chemins de fer, maisons de commerce, banques etc., où un grand nombre d'étrangers sont propriétaires ou actionnaires. Les capitalistes dépeuplent leurs compatriotes travailleurs et les réduisent à une telle misère qu'ils ne peuvent consommer les produits nationaux, et ceux-ci sont expédiés dans tous les pays étrangers. Les financiers exportent les capitaux de leur pays et vont outiller l'industrie étrangère, et même fournir les

fonds nécessaires au budget de la guerre de ces nations étrangères, par les emprunts des gouvernements et sociétés financières coverts par des souscripteurs de toutes nationalités. Que reste-t-il de cette patrie prise dans sa réalité ? Il en reste un mot vide de sens. Aujourd'hui, la patrie est universelle mais il y a également deux patries dans une : la patrie des capitalistes, représentée par tous les privilèges en leur possession, qui leur permet de posséder, au détriment des producteurs, tous les moyens de production (terres, mines, chemins de fer, banques, usines, navires, etc.) ; et la patrie des travailleurs qui est la Révolution sociale qui affranchira l'humanité de l'oppression capitaliste, faisant les peuples libres en supprimant l'exploitation de l'homme par l'homme, par le retour à la collectivité des moyens de production.

L. DREVET.

LES SCANDALES DE BRON

Voilà un mois que nous posons des demandes à l'administration, concernant les crimes qui se sont commis à Bron. Aucune n'est venue contredire nos allégations. Nous sommes donc obligés, grâce au silence de l'administration, de considérer les faits révélés comme exacts. Mais comme nous nous sommes promis d'aller jusqu'au bout, nous faisons crédit à l'administration jusqu'à l'époque de sa réponse et alors suivant ce qu'elle sera nous agirons. Pour l'instant nous continuons :

Est-il vrai que D....., gardien de la 5^e division frappait les malades jusqu'au sang ?

Est-il vrai qu'un pauvre fou fut étouffé et noyé dans un seau d'eau par les gardiens de la 7^e division ?

Est-il vrai qu'un deuxième fut tué à coups de manche à balais dans les couloirs de la 8^e division ?

Est-il vrai que pour ces crimes le gardien L..... fut renvoyé, le directeur changé et remplacé par le sieur L....., le médecin A..... fut remplacé par le sieur M.-S..... ?

Est-il vrai que le médecin-chef M.-S..... déclara à M. J.-M. Antoine devant les gardiens et les malades qu'au sujet de l'affaire Antoine, ils n'ignoraient rien au parquet, mais qu'ils avaient bien fait ce qu'ils avaient fait ?

Au mois de septembre 1878, la fièvre typhoïde se déclara chez les gardiens, trois furent atteints, ce fut les nommés Balentin, Pavys et Falloz. M. Antoine fut chargé de les soigner.

Est-il vrai qu'il eut beaucoup de peine à les préserver de la brutalité de leurs collègues et qu'un matin il arriva juste pour fermer les yeux de Balentin dont la mort avait été hâtée par les coups qu'il aurait reçus pendant la nuit du gardien C..... ?

Est-il vrai qu'allant donner des soins au malade Pavys, ce malheureux fiévreux s'était enfoncé dans sa chambre et se refusait obstinément à ouvrir, tellement il avait été maltraité et battu par ses veilleurs ?

Est-il vrai qu'il fut obligé d'aller quérir le gardien Claude Varillot, pour venir constater en quel état était encore Pavys. Qu'ils le trouvèrent attaché des pieds et des mains avec force et violence ?

Est-il vrai qu'au mois de novembre 1878 après que le sieur M.-S....., médecin-chef, fit dire à Antoine qu'il ne voulait pas le garder, etc. ; le gardien D....., voyant qu'il dénonçait ses atrocités, organisa un guet-apens pour le prendre à défaut.

Est-il vrai qu'il le camisola, le frappa, et lui fit subir toutes les vexations imaginables ?

Est-il vrai qu'en 1878, un sieur D....., dessinateur et sculpteur fut introduit à Bron, qu'il apprit à dessiner au gardien M..... ?

Est-il vrai que celui-ci en profita pour dessiner toutes sortes de dessins pornographiques et scandaleux qu'il vendait, jetant ainsi la corruption dans l'asile ?

Ch. PRÉGALDIN.

(A suivre.)

Ça ira !!

Une pique ou un vieux fusil sur l'épaule des groupes d'hommes inconnus — qualifiés de *bandits* par la Convention — parcouraient les campagnes pendant la période révolutionnaire de 1786 à 1773.

Excitant les paysans à refuser le paiement des redevances, ils détruisaient les terriers qui contenaient les livres restes de l'ancien servage, racheté aux conditions faites par la noblesse et le clergé.

Relevant la dignité humaine du manant, ils lui apprenaient à regarder en face son ancien maître. Et lorsque celui-

ci, était par trop intraitable, ils l'accrochaient aux fourches patibulaires qui après avoir été les instruments de sa vengeance devenaient des instruments de justice populaire.

Quand les épaisses murailles du manoir menaçaient la sécurité des paysans, les *bandits* faisaient « chanter le coq rouge » sur son toit et sur ses tours, ils ne partaient que lorsque le feu avait détruit le château du voleur féodal.

Au chef-lieu du baillage et dans les réunions que le pouvoir convoquait pour reprendre un peu de vivacité, en trouvant de nouveaux élus, des souteneurs nouveaux ; ils accouraient la trique à la main, abolissaient les autorités et les remplaçaient par des hommes connus comme les plus énergiques et les plus dévoués à la défense des intérêts populaires.

Le jour où ceux auxquels ils faisaient une si rude guerre lancèrent sur la France, les armées de l'Europe royale et impériale, où la Champagne, la Flandre, le Roussillon, furent envahis, les *bandits* soulevant les villages, donnant du cœur aux plus timides, recrutaient les armées qui devaient chasser l'envahisseur du territoire libre ! Ils croyaient lui avoir conquis la liberté, ignorant que les membres du gouvernement représentatif naissant, pour lequel ils avaient tant de mépris, sauraient détruire leur œuvre et asservir plus savamment et plus profondément la France.

Victimes du passé, ayant trop de cœur pour supporter patiemment la misère et la vie d'humiliation à laquelle leurs contemporains étaient condamnés, le souffle de la Révolution les avait réunis par groupes plus ou moins nombreux et ils allaient, infatigables et résolus, poursuivant, malgré tout, leur œuvre d'émancipation en chantant leur chant terrible *Ça ira*.

L'histoire n'a pas enregistré les noms, la vie, les actes de ces obscurs promoteurs de la Révolution ; elle a assez à faire de nous entretenir des grands hommes, de ceux qui, faisant résonner la tribune nationale de leurs phrases sonores, se bornaient à sanctionner — souvent par force — les actes des *bandits*.

Les historiens, adulateurs, de leurs héros de parade, sont obligés de reconnaître que le peuple de Paris, trouvant parfois ces héros de bien piètres personnages pour diriger la partie que la France jouait contre l'Europe coalisée, envahissant en armes la Convention et faisant décréter les lois au chant du *Ça ira* !

M. Louis Blanc, dans son *Histoire de la Révolution*, nous a narré l'envahissement de la Convention par les femmes parisiennes, lassées d'attendre inutilement aux portes des boulangeries et des boucheries : une fois encore la grande Assemblée bourgeoise décréta aux notes vibrantes du *Ça ira*.

Et ça allait ! La voix sociale, mise en branle par les classes populaires, était plus active, plus intense, et accomplit cette admirable époque nommée la Révolution française qui étonne encore le monde près d'un siècle après son passage.

Quant à ceux... que M. Robespierre appelait *bandits*, il est inutile de dire qu'à mesure que le nouveau gouvernement des avocats se fut substitué à celui des nobles et eut acquis un peu de solidité, il se défît, par la guillotine ou par le poignard, des *bandits* qui avaient survécus à la lutte contre l'autorité et contre l'étranger.

Dispersés dans les documents du temps et dans les mémoires personnels, leur souvenir ne peut périr, mais leur histoire ne peut s'écrire : c'est celle de la foule anonyme, noyée dans son sang.

Si la Révolution du siècle dernier a été grande et a accompli de profondes transformations au point de vue de la liberté politique et de l'égalité morale des Français, aujourd'hui nous sentons les symptômes d'une révolution universelle, ou tout au moins européenne dont le champ d'action s'annonce comme devant être plus vaste encore par les questions soulevées, notamment par la question économique. Nous avons cru utile de résumer le souvenir de nos prédécesseurs ; la voie qu'ils ont suivie nous paraissant être, en beaucoup de points, celle que nous avons à suivre demain, soyons jaloux de leurs vertus et de leurs actes ; montrons-nous sublimes de dévouement et de courage pour la Révolution prochaine afin que nous puissions, comme eux, entraîner vers l'émancipation des couches sociales, pour qu'à ce jour si grandiose, tous les opprimés, les parias de cette société abjecte, repue et immonde aient à cœur de reconquérir leurs droits si chèrement défendus par nos devanciers ; et que d'un élan spontané et viril, avec tout le courage et l'audace dus à cette classe que la bourgeoisie appelle la *canaille*, que nos efforts et nos coups soient à niveau de notre haine et de nos souffrances, et n'ayant pour ennemis que les bourgeois et les tyrans, nous soyons donc à tout prix et par tous les moyens victorieux.

VIVE LA RÉVOLUTION SOCIALE !

Le groupe des révolutionnaires indépendants

IL VA BIEN NOTRE PRÉFET

Dernièrement, une délégation de la marque de fabrique se présentait devant son éminent M. Cambon, et lui demandait de vouloir bien reconnaître que la marque de fabrique pouvait seule ramener un peu de travail à Lyon, et en conséquence, de vouloir bien l'approuver. Je suis sûr que vous pensez que M. le Préfet a donné ce peu de satisfaction aux ouvriers.

Ah ! bien oui, attendez un peu... « Je sais bien, a répondu M. Cambon, que beaucoup de fabricants accepteraient votre marque de fabrique. Mais il y en a d'autres qui n'en veulent pas, et après tout qu'en résulterait-il ?... Si je vous donnais satisfaction, les tisseurs auraient un peu d'ouvrage et alors bientôt il y aurait de l'agitation ; les ouvriers voudront se faire augmenter leur salaire, et ils mettront à l'index les maisons qui n'auraient pas accepté la marque de fabrique. Vous voyez bien, messieurs, que je ne puis pas approuver ce que vous me demandez. »

Eh bien, citoyens, qu'en dites-vous de notre Préfet ? Quant à moi je dis comme Rochefort, plus ça change moins ça change, je pourrais même dire moins ça vaut.

L. LABROSSE.

Citoyens rédacteurs, dans un article publié dans votre numéro du 1^{er} janvier, émanant du syndicat du tissage mécanique, mon nom est souvent mêlé à la Caisse des travailleurs et pour éviter toute équivoque je vous prie d'insérer la note suivante :

« Le citoyen Louis Labrosse, membre du syndicat des ouvriers tisseurs de l'agglomération lyonnaise et délégué à la Fédération n'a rien de commun avec le renégat Labrosse, dit le Blond, du tissage mécanique. »

L. LABROSSE.

BOMBARDEMENTS ÉDIFIANTS

Vous avez, citoyens, encore tous présent à la mémoire les scandales, tripotages et les trafics honteux dont les Limousin, Wilson, d'Andlau et consorts, y compris Grévy-Machine et Gragnon ont été les principaux acteurs en jouant les premiers rôles.

On connaissait d'avance la fameuse ordonnance de non-lieu en leur faveur, et elle était prévue en ce qui concernait les Wilson-Gragnon et C^e, les vendeurs de rubans.

Est-ce que le bon *populo* pouvait croire un seul instant à une juste condamnation, en commençant par le père Grévy-Machine, qui prétait au *chanteur Wilson* ; non seulement le Palais de l'Élysée, mais encore le sceau de l'État, dont il avait la garde constitutionnelle pour l'exploitation des décorations avec des *aunes* de rubans à la clef, par le chantage. Allons donc ! fadaise ! il ne fallait pas compter, même sur une amende de vingt ronds seulement, comme on en flanquerait une à un pauvre citoyen qui aurait oublié la muselière à son chien.

Ah oui ! certes, voyez cet innocent Gragnon, (d'après la Chambre des mises en accusation) ayant été cassé de sa place de Préfet de Police, qui ne pouvait en revenir, en croire ses yeux, quand, tout-à-coup, une idée lumineuse lui survint au cerveau :

Crac !... Euréka !.. j'ai trouvé, dit-il l'autre jour dans *Le Petit National*, si le gouvernement ne me donne pas une *bonne sinécure* en compensation de celle de Chef de Police en France dont on m'a coupé, eh bien ! je *déclaboude tout*.

Il paraissait cette fois vraiment résolu d'entrer dans la voie des aveux ; et certes, il y avait encore de beaux jours pour l'édification de nos gouvernants, nous promettons de méditer leur conduite quand le *petit Carnot*, (car le grand Carnot a vécu) saisissant la balle au bond, n'a pas voulu ce *déclabouillage* sans doute sous une influence plus ou moins Wilsonienne et l'on est en train de préparer le Gragnon, ou plutôt de le *bombarder* d'une Trésorerie Générale ou d'une Recette particulière, avec des émoluments doubles de ceux de Préfet de Police.

« Ah ! Gragnon, mets ton casse-tête à l'enclère, je suis preneur à un rond, à moins que Brialou mette six liards, j'en mets deux. »

Je crois, citoyens, que pour une question de *chantage* cela en est une, ou je ne m'y connais pas, (comme dans le baptême du *Petit ébéniste*) ; et l'on était en droit de se demander, devant une question de *chantage gouvernemental* si bien mieux fait d'accorder au nommé Gragnon osée, si le *Petit Carnot* n'aurait pas une place de simple... détenu à Mazas, avec une pension alimentaire, composée d'une jaffe, d'haricots, une boule de son et la cruche traditionnelle, comme il faisait lui-même répondre aux *chantages* de ce genre qu'on pouvait lui poser alors qu'il était Préfet de Police.

Ah, vrai, paraît-il, ceux qui tombaient sous sa coupe, ne la menaient pas joyeuse.

Eh bien, citoyens, établissez un parallèle bien édifiant, entre Gragnon-casse-

tête, ex Préfet de Police et futur Trésorier-Payeur-Général, ou Receveur-Particulier et un citoyen lyonnais, père de famille, qui a eu l'audace de crier lui aussi, pas dans *Le Petit National*, mais par la voie d'une simple lettre adressée à un fonctionnaire de la Préfecture, qui lui avait promis de le caser par l'intermédiaire d'un Conseiller général assez en vue.

Eh bien ! citoyens, savez-vous la réponse obtenue par ce père de famille ? Je vous la donne en mille à deviner.

La réponse a été... Non !... je n'ose pas...

Tant pis, je vous y dis, car c'est la plus belle et la plus pure des vérités. Eh bien ! cette réponse, c'est d'avoir été, lui aussi, *bombardé*... mais d'une... assignation à comparaître devant M. X..., juge d'instruction, sous l'inculpation de *chantage* envers un fonctionnaire préfectoral, pour l'obtention d'un emploi qu'il lui avait promis (ce fonctionnaire), et que s'il ne tenait pas sa parole il *déclabouderait*, lui aussi, certains faits contraires à l'honneur et à la morale publique, qui se seraient passés dans un service de la Préfecture du Rhône.

Il y avait une question de scandales, une question d'honneur à étouffer, et pour l'étouffer, on envoyait où plutôt on menaçait ce père de famille de l'envoyer sur les bancs de la correctionnelle, pendant qu'on *bombarderait* Gragnon dans une question d'honneur français, de scandales éhontés, d'une place de Trésorier-payeur ou Receveur particulier des finances.

Voilà, citoyens, deux *bombardements* édifiants et bien significatifs au point de vue de nos gouvernants et de nos administrateurs. C'est bien le cas de dire et de répéter : crève l'électeur et vive l'élu ! Budget-déficit bouclé, contribuables payez !...

PÉTRUS

AVIS DE L'ADMINISTRATION

Tous les correspondants en retard sont invités à régler de suite leur compte, sous peine de se voir cesser l'envoi du journal.

Pour l'Administration :
Le Secrétaire D. PAYAN.

MOUVEMENT SOCIAL

Paris. — Ainsi que chaque année, à pareille époque, les amis de Blanqui et la plus grande partie de ce que Paris compte de militants dans le parti socialiste révolutionnaire, s'étaient donné rendez-vous, hier dimanche, au cimetière du Père-Lachaise.

Dès une heure de l'après-midi, le boulevard de Ménilmontant, qui longe le cimetière, présente l'aspect des jours de grandes manifestations. Ce sont des groupes ou des citoyens isolés, dont beaucoup portent des bouquets ou des couronnes, qui se dirigent vers la grande porte pour se rendre au tombeau du grand révolutionnaire.

Comme toujours, la police a tenu à faire son exhibition malencontreuse. Ils étaient là quantité d'agents, alignés, cirés, fourbis comme pour une revue, à l'affût d'une occasion que personne ne leur a, du reste fournie.

A 2 heures, plusieurs milliers de citoyennes et de citoyens sont groupés autour du monument de Blanqui. Les tombes voisines disparaissent sous le flot des manifestants, qui se pressent pour mieux entendre tout à l'heure les discours des orateurs. De nouveaux groupes arrivent sans cesse.

Les couronnes s'empilent sur de petits supports installés exprès pour les recevoir. Parmi les plus belles, citons la magnifique couronne en perles rouges avec palmes vertes, offerte par le Comité révolutionnaire central, ainsi que celle envoyée par l'*Intransigeant*.

Il est 2 heures 1/2, le nombre des manifestants a considérablement grossi, la parole est donnée au premier orateur, le citoyen Eudes.

Notre ami Eudes retrace la vie de Blanqui, toute d'abnégation, de dévouement et de sacrifices ; il déclare que les révolutionnaires doivent suivre les traces de celui dont les combats et les souffrances n'eurent toujours pour but que le bonheur du peuple et le triomphe de la Révolution.

Le citoyen Vaillant, amené à parler des événements qui ont entraîné la chute de Ferry, déclare que les socialistes et les révolutionnaires ont accompli un devoir républicain et patriotique en empêchant l'élection de l'homme néfaste à qui nous devons le Tonkin, le choléra et le déficit dans nos finances.

Le citoyen Chauvière retrace, avec la véhémence qui lui est particulière, le rôle de Blanqui dans les derniers jours de l'empire :

« A l'enterrement de Victor Noir, un disciple de Blanqui, que je ne nommerai pas, s'est résolument jeté sur le corbillard et a dit : « Marchons sur Paris ! » En compagnie de Vaillant et de leurs

amis politiques, ce même homme, en décembre 1887, a pris la tête du mouvement qui a abouti au piteux effondrement de Ferry. »

Tout le monde a compris que c'est du citoyen Eudes qu'il s'agit.

Le citoyen Susini a invité les socialistes à venir grossir les rangs de ceux qui, les 2 et 3 décembre dernier, ont répondu à l'appel du Comité révolutionnaire central, dépositaire et continuateur des principes de Blanqui.

Le citoyen Ernest Roche rappelle que la deuxième candidature de Blanqui à Bordeaux avait échoué à cause de la franchise avec laquelle Blanqui dénonça, en pleine réunion publique, la fausse probité et la fausse bonhomie de Jules Grévy, que tout le monde considérait alors comme l'intégrité personnifiée. Aujourd'hui, les événements viennent de donner raison au jugement de Blanqui.

Après quelques paroles du citoyen De-loche, qui représente le Comité révolutionnaire central de Lyon et le Comité central de la jeunesse socialiste révolutionnaire de Lyon, la manifestation se dirige vers le mur des fédérés, où de nouveaux discours sont prononcés par quelques orateurs.

Une collecte est faite au profit du citoyen Mereaux, condamné à deux ans de prison pour propagande socialiste. Cette collecte a réuni la somme de 18 fr. 40.

La sortie du cimetière s'est accomplie avec le même calme que la manifestation elle-même, et les agents en ont été pour leur déplacement.

Le citoyen Deherne a été condamné à un mois de prison et 50 francs d'amende pour provocation à l'indiscipline des soldats.

Gespunsart (Ardennes). — La grève des ouvriers cloutiers de Gespunsart (Ardennes) s'est terminée par la victoire des grévistes, qui ont obtenu l'augmentation de salaire réclamée.

Souigny (Allier). — La chambre syndicale des ouvriers verriers de Souigny a adressé un manifeste aux membres de cette corporation et aux chambres syndicales de France. Ce manifeste résume les souffrances dans lesquelles sont plongés ces travailleurs et donne un aperçu succinct de leurs *desiderata*.

Depuis longtemps les verriers de Souigny sont en grève et n'ont pas désarmé devant les menaces de leurs exploiters. La grève continue toujours avec le même acharnement. Plusieurs organisations ouvrières ont fait preuve de solidarité envers leurs camarades de Souigny et ceux-ci espèrent que les chambres syndicales de France leur viendront en aide afin que ces ouvriers puissent mener à bien la lutte qu'ils ont entreprise contre leurs exploiters.

Roanne (Loire). — A la suite d'une réunion tenue à Roanne le 17 courant, où le citoyen Bordat avait pris la parole et fait avec sa vigueur habituelle le procès des tripoteurs qui nous gouvernent, la presse locale a commencé une campagne pour obtenir des poursuites contre lui. Nul doute qu'elle n'y réussisse, car on n'ignore certainement pas qu'une nouvelle condamnation infligée à Bordat permettrait d'appliquer, pour la première fois, aux socialistes, les dispositions de la loi sur la rélegation. Nous verrons bien si le gouvernement de « concentration républicaine », que nous possédons, aura l'audace de cette initiative au moins caractéristique.

Belgique. — Il paraît pourtant que la coopération n'est pas le paradis sur la terre. Une grève générale vient d'éclater à la boulangerie coopérative de Gand. Les ouvriers refusent d'accepter une diminution de 9 centimes par jour.

Espagne. — Une manifestation républicaine a eu lieu hier à Malaga ; elle comptait environ 900 personnes. L'ordre n'a pas été troublé.

Allemagne. — Bismarck n'est guère délicat dans ses procédés contre les socialistes. Hier, la police à ses ordres a dissous le syndicat des ébénistes et, non contente de cela, a fait main basse sur la caisse.

Dans ces derniers temps, à plusieurs reprises, des drapeaux rouges ont été arborés sur des bâtiments ou des maisons vides de Berlin.

Dans la ville et dans les environs, les socialistes ont distribué en masse des écrits révolutionnaires. Aucun des distributeurs n'a pu être arrêté.

Les socialistes de Dresde viennent de répandre dans cette ville une brochure contenant les noms et les adresses d'un certain nombre de commerçants, restaurateurs, boulangers, bouchers, épiciers qui, lors des dernières élections pour le Reichstag et pour la Chambre des députés saxons, avaient pris part à l'agitation électorale contre le parti révolutionnaire. La brochure invite les socialistes à ne plus rien acheter ni consommer chez les commerçants indiqués.

Irlande. — De sérieuses rixes ont éclaté ces jours derniers dans les casernes de la police à Dublin, à propos des portraits de M. Gladstone qui s'y trouvent suspendus dans les chambres des communes.

Les orangistes étaient que ces portraits devaient être éloignés, tandis que la majorité des agents en demandait le maintien.

Pour empêcher le retour des désordres qui se sont produits à cette occasion les autorités supérieures ont donné l'ordre d'enlever les portraits de l'ex-premier ministre dans quelques-unes des casernes.

Russie. — Le ministre de l'instruction publique ayant édicté des ordonnances très sévères à l'égard des étudiants russes, des troubles ont éclaté dans plusieurs universités. Les universités de Moscou, Varsovie, Odessa, Kasan, Kharkof ont été fermées. L'effervescence est très grande parmi les jeunes gens et des rixes fréquentes ont lieu.

D'autre part, on parle de mots couverts d'une grande surexcitation de la population polonaise. On dit que des tentatives de soulèvement ont eu lieu en plusieurs endroits et on cite le fait de quatre insurgés qui auraient été passés par les armes à Ivangorod. Il est impossible d'avoir des renseignements exacts à ce sujet.

Une cour spéciale vient de juger à Saint-Petersbourg le procès de sept individus arrêtés en 1886 comme prévenus d'avoir organisé dans la province des Cosaques du Don un complot ayant pour but d'attenter à la vie du tsar, lors de son voyage dans cette province.

Voici un résumé des faits qui ont motivé les poursuites judiciaires :

Quelques paysans, occupés, dans les environs de Novotcherkask, sur les terres d'un nommé Tchernoï, chef d'escadron dans l'armée des cosaques du Don, trouvèrent cachés sous un monceau de foin quatre petites boîtes de fer blanc. La police fut informée de cette étrange trouvaille. Une instruction fut immédiatement ouverte, et on ne tarda pas à apprendre que c'était le fils du propriétaire, le lieutenant Vitais Tchernoï, qui les y avait cachées. Comme on attendait à Novotcherkask l'arrivée du tsar et de toute la famille impériale, une grande importance fut attribuée à cette découverte; nombre d'arrestations furent opérées, et le voyage du tsar fut même contremandé.

Parmi les personnes arrêtées se trouvaient un nommé Skid, greffier au tribunal de Taganrog, et sa femme. Une perquisition opérée à leur domicile amena la découverte d'une imprimerie clandestine et de milliers de brochures révolutionnaires. Plus tard, on trouva dans un souterrain de la maison Skid trois boîtes de fer blanc, en tout pareilles à celles qui avaient été signalées dans les environs de Novotcherkask. Ces boîtes étaient de véritables machines infernales d'une construction parfaite et renfermaient deux kilos de dynamite chacune. Après la saisie, les autorités voulurent essayer la force explosive de ces engins. L'une des boîtes fut placée sur le fond d'un petit lac. L'explosion creusa un trou profond d'un mètre dans le sol et de neuf mètres de circonférence. L'eau fut projetée jusqu'à une hauteur de dix mètres.

Le procès des individus impliqués dans cette affaire ayant eu lieu à huis clos, on ne connaît encore ni les détails des débats, ni l'arrêt de la cour.

Bulgarie. — Il résulte de détails parvenus à Sofia, que la bande qui a essayé de pénétrer dans Borgas était composée de douze Bulgares et de trente Monténégrins conduits par Nabokoff, condamné à mort pour faits antérieurs de rébellion armée. Cette condamnation ne fut pas exécutée, grâce à l'amnistie.

Trois capitaines faisaient partie de la bande, qui comptait en outre Goranoff, un prêtre déjà compromis et Bokanoff, auteur des troubles d'Eszyzagra, qui a été tué.

Cinq Monténégrins et un Bulgare sont prisonniers; divers autres ont été tués. Le reste de la bande, vingt-cinq personnes environ, s'est réfugié en Turquie.

La bande avait été amenée par le vapeur *Ayos-Yorgos*, sous pavillon hellénique. Après le débarquement, ce bâtiment est parti pour un port roumain.

D'après des correspondances privées, la situation dans ce pays est très sombre. Des conspirations ont été découvertes à Schoumla, à Roustchouk et à Plevna. Douze officiers et un grand nombre de sous-officiers auraient été arrêtés.

New-York. 4 janvier. — Tous les mineurs au nombre d'environ 30,000 employés dans des mines appartenant à la Compagnie du *Philadelphia and Reading railway* ont suspendu le travail.

Les mineurs de toute la région des charbonnages de la Pennsylvanie, à l'exception de la vallée du Wyoming, refusent d'accepter la réduction de salaire qui a été décidée et menacent de se mettre immédiatement en grève. Les mineurs déclarent qu'ils sont en état de rester six mois sans travailler.

CH. PRÉGALDIN.

Nous prions nos correspondants de n'écrire ces communications à insérer que sur un seul côté de la page.

LES POURSUITES

Notre ami Ramé a — comme nous l'annoncions dans notre précédent numéro — comparu, samedi passé, devant M. Cuaz, chargé de l'interroger sur les paroles qu'il a prononcées le 17 décembre, salle Rivoire.

Après la lecture faite par le juge d'instruction, du procès-verbal du commissaire qui assistait à la réunion, — procès-verbal des plus fantaisistes — notre ami a protesté contre les paroles qui lui sont prêtées; aussitôt on l'a confronté avec le commissaire de la Guillotière et le sieur Colomb (pas Christophe) exerçant le métier d'agent de police, ce dernier a découvert... dans le discours du citoyen Ramé plusieurs corps de délit et à l'entendre parler, notre ami a fait des gestes très significatifs accompagnés de paroles plus significatives encore.

M. Cuaz a déclaré au citoyen Ramé que le bureau de la réunion confirmait le rapport de M. Prieur — ce qui est faux; — puis a terminé l'interrogatoire par cette phrase typique: « Vous savez bien parler à une population aux instincts pervers, dont vous avez voulu exciter les passions mauvaises » (sic).

Sans commentaire n'est-ce pas? HELPE.

VARIÉTÉS

LA RELIGION DU CAPITAL

II

LE CATÉCHISME DES TRAVAILLEURS

(Suite.)

Mais la courtisane qui possède la grâce efficace de Dieu-Capital se bouche les oreilles à vos morales et ridicules déclamations, plus vaines que les cris des oies qu'on plume: elle enveloppe son âme d'une glace polaire que le feu d'aucune passion d'amour ne fond; car malheur, trois fois malheur à la Dame aux Camélias, qui se donne et ne se vend pas; Dieu se retire de la courtisane amoureuse qui se pâme de plaisir, si son cœur palpite, et si ses sens parlent, l'acheteur d'amour qui succède à l'amant de cœur, dépité et désappointé, au lieu d'une marchandise fraîche ne trouve qu'un corps échauffé et épuisé.

La courtisane se cuirasse d'attirante froideur, pour que sur son corps de porcelaine, où la passion ne bat de l'aile, ses acheteurs usent leurs lèvres brillantes sans en altérer la fraîcheur; c'est de la fermentation de leur sang qu'ils doivent tirer l'ivresse d'amour, et non de la fièvre de ses caresses et de la chaleur de ses étreintes; car il faut que, tandis que l'acheteur mange de baisers son corps vendu, son âme libre songe à l'argent qui lui est dû. La courtisane floute ceux qui l'achètent; elle les oblige à payer au poids de l'or le plaisir d'amour qu'ils apportent en eux. Et parce que, lorsqu'elle vend l'amour la marchandise vendue n'existe pas, notre Dieu-Capital, pour qui le vol et la falsification sont les premières vertus théologales, bénit la courtisane.

Femmes qui m'écoutez, je vous ai révélé le mystère de l'énigmatique froideur de la courtisane, de la courtisane marmoreenne qui convie la classe entière des élus du Capital au banquet de son corps et leur dit: « Prenez, mangez et buvez, ceci est ma chair et ceci est mon sang. »

L'épouse fidèle et bonne ménagère que les gens du monde honorent en paroles mais s'empressent de fuir et de laisser se morfondre au foyer conjugal, isole l'homme de ses semblables, engendre et développe dans son sein la jalousie, cette passion anti-sociale, qui empoisonne de bile le sang, elle l'emprisonne dans son chez soi; elle le mure dans l'égoïsme familial. La courtisane au contraire libère l'homme du joug de la famille et des passions.

L'argent crée des distances parmi les hommes, la courtisane les rapproche, les unit. Dans son boudoir ceux qui divisent l'intérêt fraternisent, un pacte secret, indéfinissable, mais profond, mais irrévocable, les lie; ils ont mangé et bu de la même courtisane; ils ont communiqué sur le même autel.

L'amour, la passion sauvage et brutale, qui trouble le cerveau, pousse l'homme à l'oubli et au sacrifice de ses intérêts, la courtisane le remplace par la facile, la bourgeoise, la commode galanterie vénales, qui pétillent comme l'eau de seltz et n'enivre pas.

La courtisane est le présent du Dieu-Capital, elle initie ses élus aux savants raffinements du luxe et de la luxure; elle les console de leurs légitimes, ennuyeuses comme les longues pluies d'automne. Quand la vieillesse les saisit, les ride et les ratatine, éteint la flamme des yeux,

enlève la souplesse des membres et la douceur de l'haleine, et les rend un objet de dégoût pour les femmes, la courtisane allège les tristesses de l'âge; sur son corps froid que rien ne rebute, ils trouvent encore le fugitif plaisir que leur or achète.

Plus agissante que les ferments qui travaillent le vin nouveau, la courtisane imprime aux richesses un vertigineux mouvement giratoire; elle lance dans la folle valse des millions, les fortunes les plus lourdes; dans ses nonchalantes mains, les mines, les usines, les banques, les rentes sur l'Etat, les vignobles et les terres à blé se dissolvent, coulent entre les doigts et se répandent dans les mille canaux du commerce et de l'industrie. La vermine qui monte à l'assaut des charognes, n'est pas plus épaisse que la nuée de domestiques, de marchands, d'usuriers, qui l'assiègent; ils tiennent béants leurs insondables poches pour recueillir la pluie d'or qui tombe quand elle retousse sa robe. Modèle d'abnégation, elle ruine ses amants pour enrichir les domestiques et les fournisseurs qui la volent.

Les artistes et les industriels s'endorment dans la grasse médiocrité, si la courtisane ne les obligeait à surchauffer leurs cervelles pour découvrir des joissances nouvelles et de futilités inédites; car, assoiffée d'idéal, elle ne possède un objet que pour s'en dégoûter; elle ne goûte un plaisir que pour s'en rassasier.

La machine abrège-travail condamnerait les ouvrières et les ouvriers à l'oisiveté, cette mère des vices; mais élevant le gaspillage à la hauteur d'une fonction sociale, la courtisane augmente son luxe et ses exigences à mesure que la mécanique industrielle progresse, afin qu'il y ait pour les damnés du prolétariat toujours du travail, cette source des fortunes.

La courtisane qui dévore les vertus, qui gâche et qui détruit comme une armée en marche, les seigneurs de la fabrique et de la boutique l'adore; elle est le génie tutélaire qui entretient la vie et la vigueur du commerce et de l'industrie. La morale de la religion du Capital plus pure et plus élevée que celles des fausses religions du passé, ne proclame pas l'égalité humaine; la minorité, l'infime minorité seule est appelée à se partager les faveurs du Capital. Le Phallus, ainsi que dans les temps primitifs, ne rend plus les hommes égaux. La courtisane ne doit pas être saluée par les baisers des rustres et des manants; car Dieu-Capital réserve pour ses élus les choses précieuses et délicates de la nature et de l'art.

(A suivre.)

L'anniversaire de la mort de Blanqui

Le Comité Central de la Jeunesse socialiste révolutionnaire de Lyon avait organisé sous les auspices du Comité révolutionnaire central de Lyon, une réunion privée à l'occasion de l'anniversaire de la mort de Blanqui, le samedi 7 janvier.

Bon nombre de citoyens avaient répondu à l'appel de la jeunesse militante. Le citoyen Picornot président, Notre sympathique conseiller municipal, après avoir exposé le but de la réunion, a retracé en quelques mots la vie pleine de dévouement et d'abnégation du vaillant Blanqui, puis les citoyens Choux, Bonard, Delange et Ramé ont pris successivement la parole, rendant hommage au grand révolutionnaire.

Les citoyens Picornot Choux et Ramé rappellent la campagne menée par Blanqui en faveur de l'abolition des armées permanentes. Les citoyens Bonard et Delange ont plus spécialement exposé la tactique révolutionnaire de Blanqui.

L'ordre du jour suivant, proposé par le citoyen Prégaldin, a été adopté à l'unanimité.

Les Révolutionnaires lyonnais, réunis salle Rivoire le samedi 7 janvier, déclarent adhérer à la manifestation des révolutionnaires parisiens sur la tombe de Blanqui, organisée par le Comité révolutionnaire central de Paris et le Journal du Peuple.

En somme bonne journée pour la révolution.

Le Secrétaire
HENRI TAILLE.

LES ANARCHISTES ROANNAIS

(Suite.)

Ils ont dit: L'anarchiste est un monstre révolutionnaire, mais s'ils se sont servis de ce mot c'est pour donner un poids de plus à leurs acclamations. Ils savent que le prolétaire est un homme comme eux. Aucune autre distinction que le privilège; l'un est maudit pour sa pauvreté et l'autre protégé par sa fortune. Est-ce que les moindres sentiments d'humanité ne se révoltent pas devant ces iniquités? Le fils du millionnaire et celui du meurt-de-faim, ne sont-ils pas nés également nus l'un comme l'autre? La nature leur a donné le jour sans distinction; ils avaient le même droit à l'existence, mais quelle différence pourtant existe chez le riche, il suffit de prendre dans la caisse tous les bienfaits de l'existence. Le père n'a pas même besoin de se priver du moindre de ses plaisirs.

Chez le pauvre, au contraire, le père et la mère ont à peine de quoi se suffire et le pauvre petit qui naît avec le droit à l'existence comme l'autre, trouve à peine des haillons pour se couvrir.

L'homme pauvre, est, dès sa naissance, condamné à souffrir du manque de tout, parce qu'il y a du trop en tout. C'est le trop de l'un qui oblige le manque de l'autre.

Mais alors, puisque les biens de la nature sont autant pour l'un que pour l'autre, pourquoi avoir laissé accaparer par l'un

pour ne rien laisser à l'autre? « C'est la loi ». Les lois étaient érigées pour la bourgeoisie, elles sont organisées de telle façon que le producteur de tous les biens doit souffrir de tout pour satisfaire à l'égoïsme de celui qui ne produit rien. Celui qui ne fait rien a droit à toutes les jouissances de la vie, et à celui qui fait tout, il ne lui reste que le droit de mourir de faim ou de se faire incarcérer. Et ce sont ces lois si anti-humanitaires qui nous révoltent parce que toutes nos théories sont dictées par des sentiments d'humanité. Et c'est pour cela que nous avons contre nous tous ceux qui directement ou indirectement vivent du capital. Ces adversaires sont d'autant plus acharnés à nous combattre, qu'ils ont peur de perdre ces privilèges, ces lois qui leur tolèrent de dévorer leurs semblables, comparables par cela à la voracité des monstres, fauves des déserts.

Les théories anarchistes se montrent comme le phare devant éclairer le vaisseau de l'humanité. L'anarchiste s'expose à toutes les tempêtes bourgeoises pour la liberté de pilote et le commandeur au port de la liberté. Et nous avons droit de dire: le révolutionnaire sans aveuglisme se trouve chez le bourgeois qui, pour conserver ses privilèges, n'aspire qu'aux massacres, tandis que l'anarchiste n'aspire qu'à procurer du pain à ses frères.

PERRON.

(à suivre.)

AVIS AUX TISSEURS LYONNAIS

CITOYENNES ET CITOYENS, En raison du manque d'unité qui existe entre tous les membres de la corporation, la chambre syndicale des ouvriers tisseurs de l'agglomération lyonnaise adresse à tous les ouvriers de la corporation, un pressant appel, espérant que tous s'inspireront des intérêts généraux qui doivent nous guider, et apporteront à son succès leur contingent de forces et de volonté. Nous devons tous vouloir, fils de la même famille ouvrière, resserrer les liens qui doivent nous unir dans une même pensée de solidarité et de fraternité. Laissons nos vieux préjugés, que les factions oublient pour toujours les rivalités mesquines qui ont pu les diviser et donnons tant de prise à nos exploitateurs pour nous imposer un salaire de famine.

Citoyens, nous vous rappelons encore que, isolés, vous êtes aussi impuissants à revendiquer vos droits que les syndicats non fédérés sont impuissants à défendre vos intérêts.

En conséquence, dans l'espoir que tous les ouvriers soucieux de leur dignité et de leurs devoirs répondront à notre appel, nous tiendrons une permanence au siège du syndicat, Café Riche, rue du Charriot-d'Or, 16, de 8 heures à 10 heures du soir, pour recevoir les cotisations et les nouveaux adhérents.

M. les chefs d'atelier sont priés d'apporter leurs cartes, elles sont reçues gratuitement.

Nota. — Le syndicat est convoqué d'urgence, samedi 14 janvier à 8 h. 1/2 du soir au siège habituel.

Pour le Syndicat:

L. LABROSSE.

Tisseurs en velours de l'Arbrasserie. — Les adhérents au syndicat ouvrier des tisseurs en velours sont priés d'assister à la réunion générale semestrielle qui aura lieu dimanche 15 courant, salle de la Justice-de-Paix, à 11 heures du matin.

Ordre du jour: 1° Compte-rendu financier et moral de la Société; 2° Renouvellement des commissions administratives; 3° Questions diverses.

Les cotisations et adhésions seront reçues de 9 à 11 heures du matin.

L'ordre du jour et les communications administratives donneront à cette réunion un intérêt tout particulier. Les sociétaires doivent se faire un devoir d'y assister.

Pour l'Administration,
Le Secrétaire, J.-B. NICOU.

Nous remercions sincèrement la chambre syndicale des tisseurs réunis de Tarare pour leur envoi du montant de quatre listes de souscription en faveur des grévistes de notre section de Lyon, s'élevant ensemble à la somme de 13 fr. 10.

Qu'ils soient persuadés, ces dignes citoyens, que l'appui moral et financier qu'ils nous donnent ne sera pas vain. Nous avons confiance dans la réussite de notre cause; car ensemble, nous reconnaissons que la tendance de diminution de nos salaires qui nous est faite, atteint toute la corporation et que ces tentatives sont l'œuvre de contre-maîtres et de chefs d'ateliers inconscients de leurs intérêts mêmes.

C'est donc à nous, ouvriers, déjà si limités et si pressurés, de resserrer notre union solidaire et à garder notre fermeté habituelle pour arrêter ses tentatives si préjudiciables à tous, sauf à des commerçants avides de fortune rapide.

Le Secrétaire,
J.-B. NICOU.

Parti ouvrier. — Soirée familiale. — Dimanche, 15 courant, à 7 heures du soir, grande soirée de famille, cours Vitton, 12, au fond de l'allée. — Chants, poésies, Vaux.

Parti ouvrier. — Groupe d'études sociales des Charpennes. — Samedi, 14 courant, à 8 heures du soir, réunion privée du groupe, salle de l'hôtel du Nord, cours Vitton prolongé, n° 20.

P. S. — Tous les anciens membres du Parti ouvrier des Charpennes sont invités à assister à cette importante réunion. On recevra les nouveaux adhérents.

Le Secrétaire, M. POULET.

Groupe anarchiste de 3° et 6° arrondissement. — Réunion privée du Groupe, samedi, 14 janvier, rue Moncey, 17, chez le citoyen Monier.

Ordre du jour: Etude sur la brochure: *Fais ce que veux.*

Le Réveil social. — Groupe de jeunes socialistes adhérant à l'Agglomération lyonnaise du Parti ouvrier. — Lundi, 16 courant, à 8 heures 1/2 du soir, réunion bi-mensuelle du groupe, au local habituel. — Extrême urgence.

Le Secrétaire, J. BRUYENS.

Anarchistes des 1° et 2° arrondissements. — Réunion privée de tous les anarchistes des 1° et 2° arrondissements, chez M. Colomb, cafetier, montée de la Grande-Côte, n° 79.

Ordre du jour: 1° Formation d'un groupe pour les deux arrondissements; 2° Des moyens de propagande; 3° Organisation d'une soirée de famille au bénéfice du groupe.

Ni Dieu ni Maître. — Groupe de jeunes socialistes révolutionnaires (section de la Mouche, adhérent au comité central de la jeunesse socialiste révolutionnaire et de la banlieue).

Tous les adhérents au groupe sont convoqués d'urgence à une réunion générale privée qui aura lieu le vendredi, 20 courant, à 8 heures précises du soir, au local habituel.

Nota. — Vu l'importance de l'ordre du jour, la présence de tous est indispensable. Communication importante.

P. le Secrétaire: BRULAT.

Groupe d'études sociales de la jeunesse républicaine du 6° canton, 5° arrondissement adhérents au comité central de la jeunesse socialiste révolutionnaire de Lyon.

Tous les adhérents au groupe sont convoqués d'urgence à une réunion générale privée, qui aura lieu samedi, 14 janvier, à 8 heures, au local habituel.

Ordre du jour: Communication très importante; réception des nouveaux adhérents.

P. le Secrétaire, DURGNAT, MRL.

Parti ouvrier (Agglomération lyonnaise). — CONSEIL LOCAL. — Réunion des délégués au conseil local, le jeudi, 19 janvier, à 8 heures et demie du soir, au local habituel.

Le Secrétaire: H. PERRIN.

Soirée familiale privée, organisée par l'administration du journal *L'Égalité sociale*, salle Rivoire, le samedi, 21 janvier, à 8 heures du soir.

Les citoyennes sont spécialement invitées.

NOS SOUSCRIPTIONS

En fondant *L'Égalité sociale*, nous poursuivons un but d'union et de concorde entre toutes les fractions, jusqu'à ce jour en lutte, du grand parti de la Révolution. Nous voulions que notre organe soit celui de tous les socialistes, de tous les travailleurs sans distinction. Les derniers événements semblaient favoriser nos desirs.

Nés dangers communs impliquent la nécessité d'une entente, d'une action commune.

Nous remercions tous nos amis pour l'accueil sympathique qu'ils ont fait à notre feuille, si modeste, si imparfaite pour son début, mais que nous ferons tous nos efforts pour rendre plus digne de la cause qu'elle doit défendre. La tâche sera rude, nous le savons; mais nous comptons sur le concours et sur le dévouement de tous ceux qui ont intérêt à nous soutenir moralement et matériellement.

Que ceux qui veulent travailler avec nous à l'avènement d'une société meilleure fassent pour nous de la propagande, qu'ils nous fassent vendre dans leurs localités, dans leurs groupes; qu'ils nous fournissent tous les renseignements pour que cette vente soit la plus avantageuse possible, qu'ils nous fassent des abonnés et, si possible, des souscripteurs de bonne volonté.

Notre organe doit vivre, il faut qu'il vive!

VERSÉ PAR LE COMITÉ RÉVOLUTIONNAIRE DE LYON

Liste Dufournel, de la Mulatière, 8,25; liste Dupralon, de la Mulatière, 2,30, versé par Delanges, pour le Comité révolutionnaire d'Oullins et de la Mulatière, 5 fr.; après avoir chanté la Carmagnole chez Curtelin, 2 fr.

Liste n° 63

Versée par le citoyen Mardon: Mardon, 1 fr.; Euyner, 1 fr.; Biondi, 1 fr.; Longchamp, 0,30; un peintre, 0,25; A. Biondat, 1 fr.; Mounisier, 1 fr.; X..., 0,50; M^{lle} Virginie, 0,10; Grandjean, 0,50.

Liste n° 62.

Un charpentier révolutionnaire, 0,50; un serrurier révolutionnaire, 0,50; un épicière révolutionnaire, 0,50.

Liste n° 166

Henri Marius, 0,60; Jules Ray, 0,50; P. Brunet, 0,25; Leynaud, 0,25; Grefin, 0,25; Brunt, 0,20; Paris Poegis, 0,50; M. Durand, 0,20; B. Dubois, 0,25; Baptiste Dubois, 0,20; A. Betoul, 0,25; J. Argenson, 0,25; E. Wours, 0,25; Mouysset, 1 fr.; U. Villedent, 0,50; E. Decurata, 0,26.

Liste n° 168

Un jeune anarchiste de 18 ans, 6,20; un jeune libertaire, 0,20; un anarchiste dévoué, 0,20; un partisan de la révolution, 0,20; anarchiste jusqu'à la mort, 0,25; un noir, 0,25; Victor Forgeron, 0,25; Bois-sans-Soif, 0,10; un gamin, 0,30; un jeune révolutionnaire, 0,40; Chartanier, 0,26.

Liste n° 140

Braizat, 0,50; Landry, 0,40; Georges, 0,40; X..., 0,10; J. Revelin, 0,50; Bonard, 0,40; Birber, 0,40; Brier, 0,40; Couet, 0,25; Berchevin, 0,20; Nelsons fils, 0,50; Duplassis, 0,25; Meyer, 0,45; Pierre B. rjat, 0,40; Rey, 5 fr.; Mangou, 0,50; Excédant, 0,30; M^{lle} Polet, 0,30; Dimnet, 0,50; Franquille, 0,40; Henry Cury, 0,25; Dimenette, 1,19; Joseph Cury, 0,50. — Total: 41 fr. 60.

Versement hebdomadaire du groupe des travailleurs socialistes révolutionnaires du IV^e, 2,50.

Versement hebdomadaire d'un groupe de révolutionnaires de la Gourguille, 3,95.

Souscription en faveur des grévistes de Sauvigny et Vierzou

Versé par Delanges, 2 fr.

N. B. — Nos correspondants, amis et marchands sont priés de régler par quinzaine.

Le Gérant: H. DELANGE.

Lyon, Imprimerie Nouvelle, rue Ferrandière, 52, n° 79.